

Jean-Yves Nau

## Drogue : aux temps bénis du tétrachlorure tue-mouche

Roger Gilbert-Lecomte (Reims, 1907 – Paris, 1943) n'est pas le plus connu des poètes de langue française. Dans la version arachnéenne et anglophone de notre *Encyclopédie libre*, sa biographie compte moins de signes que la liste des titres de ses œuvres. Un instant poète d'avant-garde, il semble avoir tout fait pour le demeurer. Un titre de gloire ? Avoir été *excommunié* par un bien méchant pape (André Breton). Et, surtout, être monté sans relâche au front expérimental, sous la mitraille des psychotropes qui, toujours, triomphent de vous. Morphine et laudanum, alors : le *vin d'opium* n'avait pas encore été remplacé par le LSD inventé dans une cornue suisse, à deux pas de celle de Paracelse (vers 1493-1541).

La vie de Roger Gilbert-Lecomte ne fut pas rose. Et sa fin guère drôle. La postérité retient que la chose est assez fréquente chez les poètes d'avant-garde ; disons depuis François – de Montcorbier – Villon (vers 1431-vers 1463). Un aperçu nous en est donné dans un opuscule[1] qui vient d'être imprimé. Cinquante-huit petites pages, typographie précieuse, pas de titre mais un visage en couverture : celui du poète, tiré en 1943. Celui qui prend ici la pose semble fait de marbre. Il est parti le 31 décembre de la même année.

Les érudits retiennent de R.G.L. que dès le lycée rémois, avec quelques camarades, il se pose la question d'un point de rencontre entre le visible et l'invisible. Ils tentent, dit-on, à travers divers moyens (prise de stupéfiants, perte des notions spatio-temporelles, privation de sommeil, et plus précisément *excès en tout et pour tout*), d'«expérimenter Dieu». A Reims, et dans la région, on venait alors d'en finir avec une autre forme d'expérimentation, disons plus humaine et déraisonnablement terrestre.

Ces mêmes fins érudits savent que Gilbert-Lecomte ne laissera que peu d'écrits, suivant jusqu'au bout son processus d'autodestruction pour retourner «dans le ventre de la mère, plonger dans l'abîme, et retourner à l'un, Absolu». Un régal permanent pour les psychiatres de la dissociation. Pour l'heure, il repose à Reims, cité des sacres, au *cimetière de l'Est*.

On connaît les circonstances précises de sa disparition. Et ce grâce à Madame veuve Firmat, morte en janvier 1961, aux environs de quatre-vingt-cinq ans. Incarnation (pour les intellectuels) du peuple de Paris, elle trône pendant la guerre dans un petit bistrot pour petites gens. C'est au coin de la rue Jacquier et de la rue Bardinnet dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de la ville-lumière. Mme Firmat assiste à l'extinction délirante et progressive du poète d'avant-garde, alors sous fortes doses d'apéritifs vespéraux tassés et associés au laudanum. Elle va jusqu'à le ravitailler dans sa chambre de l'Hôpital Broussais, dans les derniers jours de l'année 1943. Elle lui a presque fermé les yeux sur le ciel et s'est occupé des formalités post mortem. L'homme, sinon, aurait peut-être été enterré moins bien que bien des chiens.

On découvrira dans cet ouvrage le texte qui reproduit le tapuscrit (daté de 1954) d'un entretien de Mme veuve Firmat avec Pierre Minet. On apprend que R.G.L. refusait de parler de la drogue. A un client du *Jacquier* qui lui demandait s'il était vrai que *ça remplaçait les femmes* Gilbert-Lecomte a haussé les épaules et n'a plus dit un mot de la soirée. On apprend aussi que le 23 décembre il dit, *comme ça, tout à trac* : «Madame Firmat, j'ai le tétanos... (...)». Cela *le tenait là, dans les mâchoires*. A seize ans, R.G.L. avait prédit la nature de sa mort et composé à cette occasion un poème intitulé *Tétanos mystique*.

Addictologues et intellectuels découvriront aussi ce que ce tétanisé écrivit sous le titre (à rapprocher du nom de Madame Firmat) de *Monsieur Morphée*. Le texte parut pour la première fois à Paris, en 1929, dans le quatrième numéro de la revue *Bifur*. De l'année 1929, la mémoire collective ne retient guère, en cette année 2012, qu'une chose : elle, aussi, fut celle d'une *crise*.



### **Roger Gilbert-Lecomte**

En exergue l'auteur prévient : «Cet essai est une mise au point du problème des stupéfiants : il n'honore pas les législateurs et les journalistes qui l'ont proprement escamoté.» Il se réclame de Charles Baudelaire («La mort... c'est le but de la vie») mais aussi d'Antonin Artaud (1896-1948) et de Robert Desnos (1900-1945). Il évoque «la promulgation de la loi inintelligente de prohibition (juillet 1916)» et «la diarrhée journalistique documentaromoralisatrice et surtout policière sur les "paradis artificiels" (sic et resic et resic)».

Plus loin : «Pour un certain nombre d'individus les drogues sont des nécessités inéluctables. Certains êtres ne peuvent survivre qu'en se détruisant eux-mêmes. Jamais les lois ne pourront rien là-contre. Enlevez-leur l'alcool, ils boiront du pétrole ; l'éther, ils s'asphyxieront de benzène ou de tétrachlorure tue-mouche ; leurs couteaux à mutiler, ils se feront de leurs regards des lames.»

Plus loin, enfin : «Et les mutilations volontaires, les empoisonnements terribles des alcools qui roulent l'être pantelant aux rivages de la mort, les coups de tête dans les murs, toutes les souffrances à soi-même infligées sont les seuls critères qui m'assurent des hommes assez physiquement désespérés, assez morts à leur propre individu pour montrer sur leur visage le sarcasme impassible du désintéret devant la vie, gage unique de tous les actes surhumains.»

Il semble que le ministre français de la Culture ne se soit guère manifesté pour le centenaire de la naissance de R.G.L. Et les estrades pour officiels et rosettes ne sont pas retenues pour la célébration du soixante-dixième anniversaire de la mort du tétanisé. L'addiction a remplacé l'assuétude. Les ouvriers n'en sont plus. Tous âges confondus, ils protestent néanmoins, pluri-quotidiennement et sans le savoir, au zinc ou ailleurs, en manifestant leur ivresse alcoolique. Tout le monde, ou presque, sait être dépendant et n'en fait plus guère de poèmes. L'addiction, enfin, mutique et démocratique. Les mouches en esclavage.

Paris, mars 2012 : la Française de Jeux (FDJ) communique grâce à la presse : «Pesant près de 45% du chiffre d'affaires de la FDJ, la gamme des jeux de grattage tient un rôle majeur dans la croissance de l'entreprise. Depuis 2009, elle affiche d'excellentes performances commerciales (+52% entre 2008 et 2011), mais cette situation cache des disparités. En effet, son succès provient surtout des *jeux éphémères* tandis que les jeux *pérennes* à 1 ou 2 euros souffrent de désaffection. En parallèle, on observe une baisse de l'attractivité des jeux de grattage, de leur notoriété et en particulier, un recul constant du nombre de joueurs depuis plusieurs années.

Il est donc impératif de *séduire de nouveaux clients*. Outre les joueurs réguliers, ce sont d'abord les *occasionnels* (soit près de 60% des joueurs de grattage) qui sont ciblés. "*Particulièrement volatiles, il faut leur (re)donner envie de jouer, rester présent à leur esprit et leur proposer plus d'occasions de jouer*" explique Sophie Renault, chef du groupe Marketing Jeux de grattage et Interactifs chez FDJ. » *Rester présent à leur esprit. Comme cela nous est gentiment dit. Les mouches s'en souviendront-elles ?*

[1] Gilbert-Lecomte R. Monsieur Morphée empoisonneur public suivi de Les derniers jours de Roger Gilbert-Lecomte par Madame Firmat. Paris : Editions Allia, 2012.